

Maurice Béjart : l'homme qui a épousé la danse

Autor(en): **Probst, Jean-Robert / Béjart, Maurice**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **29 (1999)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Maurice Béjart

L'homme qui a épousé la danse



En scène, avec Yvette Horner, à l'issue de «Casse-Noisette»

En créant il y a quarante ans les Ballets du XX^e Siècle, Maurice Béjart a marqué de son empreinte la planète de la danse. Depuis, il n'a cessé d'étonner le monde entier, en imaginant des chorégraphies sur des musiques aussi diverses que celles de Ravel, de Stravinsky, d'Offenbach, de Berlioz, de Beethoven, de Strauss, de Xenakis, de Pierre Boulez et, tout récemment, de Tchaïkovsky. Rencontre avec un monstre sacré.

Dans son dernier ballet, «Casse-Noisette», créé en décembre à Lausanne, Maurice Béjart lève un coin de voile sur sa vie. Par le biais d'écrans de télévision, installés sur la scène, il raconte les Noëls de son enfance, à Marseille, et la tradition des treize desserts, avec la noix qui ressemble à un petit cerveau humain. Il explique sa passion précoce pour le spectacle, lui qui avait fabriqué un théâtre miniature, où il jouait avec sa sœur cadette. Afublé d'une cape rouge, il incarnait Méphisto, elle le Docteur Faust.

Puis il y a eu la tragédie de sa vie. «Je me souviens, lorsque j'étais enfant, je disais: Quand je serai grand, j'épouserai maman. J'avais sept ans. Ma mère était partie pour un bien long voyage. Alors, un peu plus tard, j'ai épousé la danse.»

En 1947, à l'âge de 20 ans, Maurice Béjart avait déjà une belle carrière

de danseur. Il se rendit à Londres, pour travailler avec Nicolas Sergueev, le dernier collaborateur du célèbre chorégraphe marseillais Marius Petipa. «Un nom qui avait fasciné mon adolescence.» Sept années plus tard, Béjart créait à Paris sa première compagnie, les Ballets de l'Etoile, avec pour seule fortune sa passion et pour seul argent son talent.

Le chemin qui mène au succès fut long et caillouteux, mais rien ne pouvait arrêter cet homme exigeant et généreux, qui a donné un corps à la musique.

«Je crois vraiment
que l'homme ne grandit
que par les épreuves»

– Vous avez perdu votre mère à l'âge de sept ans. Quelle influence

cette absence a-t-elle eue sur votre vie, dès cet instant ?

– C'est très difficile de dire ça près de 70 ans plus tard. Il est évident que la perte d'une mère, pour un enfant, est un choc émotionnel très profond. J'ai eu la grande chance d'avoir un père extraordinaire, qui m'a servi au départ de père et de mère. Il me levait, m'habillait, me faisait manger, me menait à l'école. Et puis, il s'est remarié et j'ai eu une belle-mère, qui était une femme adorable, que j'ai beaucoup aimée. Donc, je ne peux pas me plaindre de la vie de ce côté-là. Avec la mère, il y a un lien qui se brise, comme un cordon ombilical qui s'arrache à un certain âge. Dans mon cas, c'était à sept ans. Dans la vie, les chocs sont très utiles. Je crois vraiment que l'homme ne grandit que par les épreuves.

– Durant votre enfance, vous montiez déjà de petits spectacles de théâtre avec votre sœur cadette. Et puis, vous avez découvert la danse. Comment s'est révélée cette passion ?

– J'ai toujours voulu faire du spectacle, dans tous les domaines. Je voulais chanter, je voulais jouer, je voulais danser. Ma vraie passion était le théâtre, mais je suis entré en danse par hasard.

– A quel âge et dans quelles circonstances ?

– J'ai commencé à danser vers 12-13 ans. Un médecin avait dit à mon père que je devais faire du sport. Comme ça ne m'intéressait pas, le médecin a répondu que sa fille faisait de la danse et que cela pouvait très bien remplacer le sport. Voilà...

– Donc il ne s'agissait pas d'une révélation, à la suite d'un spectacle ?

– Non, pas vraiment, mais j'allais tout le temps au spectacle. Même petit, je me débrouillais pour avoir des places au poulailler, debout derrière ou au promenoir. Et je voyais tout, les opéras, les ballets, les pièces de théâtre. J'ingurgitais tous les spectacles avec la même voracité, que ce soit de la danse, de la

musique, une comédie classique ou une opérette marseillaise.

*«Après trois leçons,
j'imaginai déjà
une chorégraphie...»*

– Vous avez ensuite suivi une formation de danse classique et, relativement rapidement, vous avez opté pour la chorégraphie. Pour quelles raisons ?

– Cela n'a pas été un choix. Je me souviens qu'après trois leçons de danse, je faisais une chorégraphie, qui était un petit truc balbutiant, comme un élève qui a appris trois lettres et qui écrit un petit poème. Je crois que c'était ma vocation, parce que j'avais envie de créer mon propre univers tout de suite. Mais j'ai dû faire preuve de patience, puisque le premier ballet qui m'a rendu un peu célèbre, «Symphonie pour un homme seul», je l'ai imaginé à l'âge de 27 ans.

– Dans les années 50, vous avez consacré une chorégraphie à Edith Piaf. Qu'est-ce que cette chanteuse représentait pour vous ?

– Ce ballet, «L'inconnu», a été créé à Stockholm. J'habitais la Suède depuis un an. Certainement que Piaf représentait une espèce de refuge de la France. Piaf a toujours incarné partout l'esprit français et c'était pour retrouver mes racines que, dans un pays nordique, je me suis inspiré de sa musique.

– En 1954, vous avez créé votre propre compagnie, «Les Ballets de l'Etoile». Les débuts ont sans doute été difficiles ?

– Dieu soit loué, la carrière d'un homme de théâtre reste difficile. Encore actuellement, je travaille parfois dans des conditions assez difficiles à tous les points de vue. Je crois que cela fait partie du métier. Si l'on est chorégraphe et que l'on monte une compagnie, il y a des jours fastes et d'autres où il faut se serrer la ceinture. Il y a des moments d'échecs, de

grands troubles, parce que rien n'arrive et puis, un jour, ça démarre. Je fais mon travail depuis cinquante ans de la même façon et je n'ai pas plus d'avantages maintenant que je n'en avais à l'époque de mes débuts.

– Sauf peut-être quelques avantages financiers, puisqu'au début de votre carrière, vous avez connu des périodes de vaches maigres ?

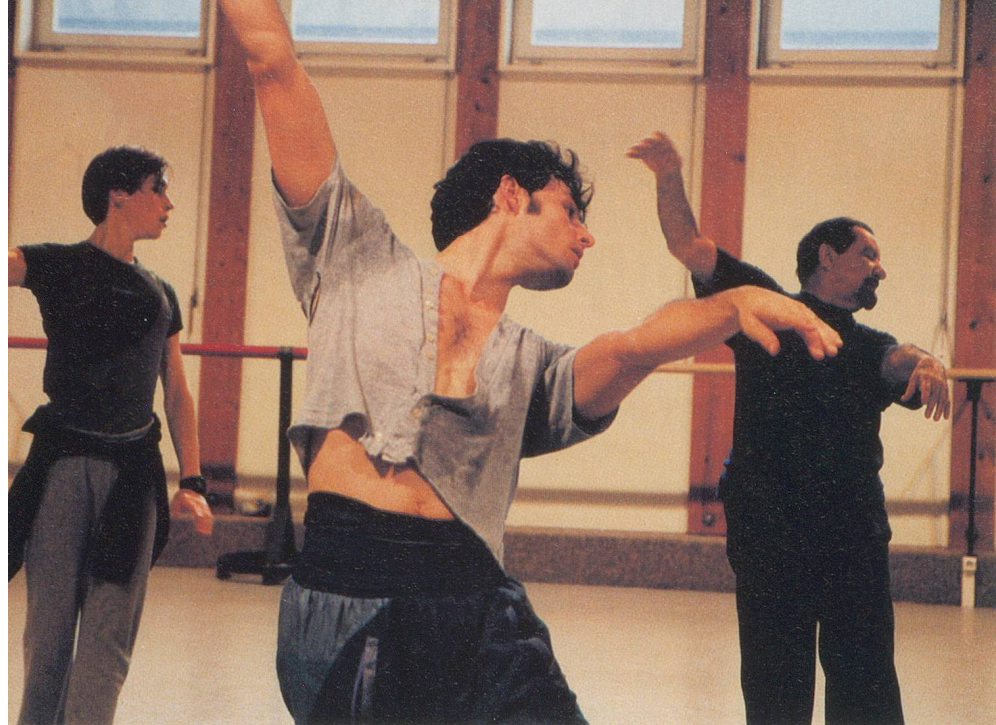
– Mais ça continue, il y a toujours des problèmes financiers. Que l'on ait une petite compagnie ou que l'on soit à la tête d'une grande compagnie de quatre-vingts personnes, on se débat toujours avec des budgets et on connaît des fins d'années difficiles.

*«Pour moi, la musique
est une entité
qui n'a pas de frontières!»*

– Vous avez créé des chorégraphies sur des musiques extrêmement différentes. Vous avez travaillé sur des œuvres de Bartok, Stravinsky, Pierre Boulez ou tous les grands classiques. Y a-t-il une musique qui vous inspire plus qu'une autre ?



A l'âge de dix ans, il jouait Méphisto, avec sa sœur en D'Faust



Maurice Béjart règle un ballet dans son école de Lausanne

– Non, la musique est une grande unité. J’ai très tôt eu un grand amour pour la musique, puisque je jouais un peu de piano dans mon enfance. Et puis, j’ai découvert les musiques extra-européennes. Je me suis penché d’abord sur la musique indienne, qui m’a inspiré deux ou trois ballets. J’ai fait beaucoup de ballets sur de la musique japonaise. J’ai eu une école à Dakar pendant sept ans, avec un groupe de percussionnistes africains. Donc, pour moi, la musique est une entité qui n’a pas de frontières ni de continent. Je trouve qu’il n’y a pas de musique sérieuse, légère ou folklorique. La musique est un tout pour moi...

– **De quelle manière vous vient l’inspiration. Est-ce qu’en écoutant de la musique vous voyez les images, vous voyez évoluer vos danseurs. Comment cela se passe-t-il dans votre tête?**

– Je pense qu’une femme vous dira qu’elle n’a jamais eu deux enfants de la même façon. Donc, je pense que je n’ai jamais fait deux ballets de la même façon. Parfois, je lis une histoire et l’histoire m’inspire. Et puis je recherche une musique qui puisse servir, ou je la fais composer. Parfois, il y a un interprète qui me séduit et je fais un ballet par rapport à son travail ou bien c’est la musique qui me donne le point de départ, comme dans le cas du boléro. Parfois, je vois une peinture qui me donne une idée et j’opère à partir

des couleurs. Donc, le point de départ est chaque fois différent.

– **Il n’y a donc jamais l’angoisse de la routine?**

– Oh non, il y a beaucoup d’angoisse, mais pas la routine.

– **Toutes les musiques ont une âme. Peut-on dire que vous leur donnez un visage?**

– C’est-à-dire que les musiques s’incarnent dans le corps des danseurs et des danseuses. Donc la danse est aussi une façon, parfois, de visualiser la musique. A partir du moment où un bras évolue sur une mélodie, le bras devient mélodie et s’incarne.

– **Est-ce que vous voyez cela en écoutant la musique?**

– Non, je le vois avec des rapports entre le son et l’image. Je travaille à la manière des gens de cinéma, où il y a la bande-son et la bande-image. On mixte et puis on coupe et puis on retaille. Je travaille beaucoup dans cette optique-là.

– **Vous avez tourné dans le monde entier. Votre chorégraphie correspond-elle à une tradition, ou au contraire est-elle universelle?**

– Je crois qu’elle est universelle. Mais cela dépend des œuvres. Certaines vont toucher typiquement un pays et pas un autre, c’est vrai. Et puis, en musique, la 9^e Symphonie de Beethoven a le même impact au Japon qu’aux Etats-Unis. J’ai fait un ballet sur cette musique, qui a été donné dans le monde entier. Certaines œuvres ont une portée universelle et d’autres sont typiquement faites pour une région.

– **Est-ce que les danses folkloriques ont pour vous une grande importance et sont parfois source d’inspiration?**

– C’est l’âme d’un peuple. Il faut l’étudier et la préserver, mais sans l’embaumer. Il faut que le folklore reste vivant. Je crois que c’est là

Mes préférences

Une couleur

J’aime beaucoup l’orange

Une fleur

L’iris mauve

Une odeur

L’odeur des vaches

Une recette

La soupe au pistou

Un écrivain

Goethe

Un musicien

Richard Wagner

Un réalisateur

Federico Fellini

Un film

«Le Mépris» de Godard

Un peintre

Léonard de Vinci

Un pays

Je suis fasciné par le désert

Une personnalité

Les gens simples

Une qualité humaine

La compassion

Un animal

J’ai huit chats

Une gourmandise

J’adore le miel

qu'est l'âme d'une civilisation chorégraphique. Je cherche à les étudier, avec beaucoup de précautions, pour ne pas les dénaturer, pour les comprendre, pour voir leur source. Et l'on voit que leur source provient d'un facteur humain qui se retrouve dans presque toutes les cultures.

*«Ce qui me passionne,
c'est la recherche
dans le domaine éducatif»*

– Vous êtes à Lausanne depuis une douzaine d'années. Votre intégration paraît totalement réussie ?

– Disons que j'y suis très heureux. C'est un pays que j'aime beaucoup, tant du point de vue humain que de celui des paysages. Je me suis même rendu acquéreur d'un petit chalet dans la montagne, au-dessus de Veytaux, que j'aime énormément. Je suis très sensible à la beauté du Léman. Dès que j'ai quelques minutes, je vais me promener dans les vignobles.

– Toute votre vie, vous n'avez cessé de vous lancer des défis. A plus de 70 ans, qu'est-ce qui reste le rêve de votre vie ?

– J'ai plein de projets, plein d'idées que je souhaite avoir le temps de réaliser. En même temps, je ne peux pas me plaindre, parce que j'ai créé deux cents ballets sur tous les continents. J'ai fait des saisons dans toutes les grandes capitales mondiales. Ce qui me passionne de plus en plus, c'est quand même la transmission. J'ai créé l'école Mudra, à Bruxelles, il y a 25 ans. J'ai créé l'école Rudra, à Lausanne, depuis que je suis ici. J'avais créé une école à Dakar, qui a duré sept ans. Je crois que ce qui me passionne, c'est la recherche dans le domaine éducatif. N'oubliez pas que je suis fils de professeur...

– Vous avez très tôt épousé la danse. N'avez-vous pas le regret aujourd'hui de n'avoir pas de famille au sens propre du terme et d'enfant, de successeur ?

– Je pense que les enfants on les a aussi bien par l'amour, le travail et la pensée que par le sang. Mes enfants, je me les choisis, je les aime, je les élève, avec à la fois beaucoup d'amour et beaucoup de sévérité, parce que je crois qu'il faut les deux et je tâche d'être quand même un bon père.

– Au Portugal, vous avez lutté contre le fascisme, à Moscou, vous avez fustigé l'énergie nucléaire. Vous êtes donc un artiste politiquement engagé ?

– Tous les artistes sont engagés politiquement. On ne peut pas s'enfermer dans une tour d'ivoire et ne rien voir du monde, qui est notre source d'inspiration.

– Comment voyez-vous le troisième millénaire : d'une manière optimiste ou pessimiste ?

– Eh bien, je suis un horrible optimiste, parce que je crois en l'être humain. Mais en même temps, quand je vois ce qui se passe, je suis tout de même pessimiste. Je crois que l'être humain se sauvera malgré tout, trouvera des solutions aux problèmes actuels. Mais je trouve que le 20^e siècle a été le pire de toutes les époques. On se vante de tout ce que l'on a trouvé comme inventions, mais c'est quand même le siècle où il y a eu le plus de morts par les guerres, par les famines, par les génocides, par les tyrannies, par l'abus de pouvoir. C'est quand même le siècle le plus monstrueux. Il n'y a aucun dictateur de l'antiquité qui ait fait mourir autant de gens que les dictateurs du 20^e siècle. Et ça continue. Il n'y a pas de quoi se vanter.

– Vous concernant, on ne peut pas parler de retraite, puisque vous continuez de créer et que vous



Le chorégraphe est grand officier de l'Ordre de l'Infante, au Portugal

continuerez longtemps encore. Mais lorsque vous sentez le besoin de prendre du repos, de vous ressourcer, que faites-vous ?

– Je crois qu'à partir du moment où l'on fait une activité que l'on aime, il ne peut être question de retraite. Je crois que si l'on m'enfermait dans une chambre, je réglerais des pas de danse ou j'écrirais un livre. J'ai souvent besoin de me ressourcer, et je peux le faire très vite. Je peux passer un jour ou même une soirée au chalet. L'été dernier, j'ai loué un bateau et je suis parti sur la mer. J'aime beaucoup la solitude. J'ai besoin de la solitude.

**Interview: Jean-Robert Probst
Photos Yves Debraine**